

PARIS-CANADA

NUMÉRO SPÉCIAL CONSACRÉ PAR LE CERCLE ARTISTIQUE ET DRAMATIQUE

“Le Gardénia”

A la mémoire de son Président-Fondateur

PAUL FABRE

DIRECTEUR DE CE JOURNAL

A NOS AMIS

Tous nos amis, tous nos camarades, tous les parisiens habitués de nos réunions et de nos soirées ont appris, par le billet avant-faire-part que nous avons eu la douleur de leur adresser, la perte immense que nous avons faite dans la personne de notre très distingué président-fondateur Paul Fabre, secrétaire général du Commissariat du Canada à Paris.

Depuis près de quatre mois, notre malheureux ami, en proie à un mal terrible, inexorable, n'avait pas quitté son lit de douleur.

Dès le début, le silence des médecins, leur inaction devant les progrès d'une maladie dont nous ignorions la nature, nous avaient inspiré les pires craintes; une lueur d'espoir qui s'était fait jour s'éteignit aussitôt pour renaître avec une intervention nouvelle.

Déjà, on avait prononcé le nom du terrible mal; mais un de nos chirurgiens les plus réputés émettait un doute, bien faible hélas! Nous savions qu'il y avait une chance à tenter et qu'on allait le faire.

L'intervention chirurgicale dont nous avions attendu le salut ne fit que confirmer les plus mauvais présages. Pourtant, on peut dire que, jusqu'à la fin, ceux qui aimaient le plus le cher malade, ceux qui le voyaient le plus souvent et de plus près, passèrent par des alternatives d'espérance et de crainte.

Certains, parmi les médecins appelés, émettaient encore parfois un léger doute concernant la nature du mal.

N'est-ce point leur rôle de donner de l'espoir jusqu'à la fin? Puis, notre cher Paul reprenait un peu d'appétit; il montrait la plus grande lucidité d'esprit, plaisantant volontiers aux bons moments, parlant de sa voix habituelle... Il n'en fallait pas davantage pour illusionner ceux qui souhaitaient si ardemment qu'il se rétablît!

Le 15 et le 16 décembre, l'état de notre ami semblait vraiment s'être amélioré; nous renaissions à l'espoir; le 17, la journée fut moins bonne, il y eut de petites hémorragies. Le 18 au matin, la nuit avait été excellente; rien ne présageait un dénouement rapide. Vers midi et demi, le malade commença à se plaindre et à souffrir cruellement. A 2 heures, il appela son père, sa mère, et les embrassa tendrement. Ses forces peu à peu diminuaient, il ne souffrait plus; un prêtre fut appelé vers 4 heures; Paul reçut les sacrements, puis s'éteignit doucement, inconsciemment, vers 5 heures 1/2 du soir.

Il est impossible de peindre le désespoir des parents, la morne tristesse des amis qui se pressèrent toute la nuit près de ce lit, autour de cette tête pâle dont tous les traits donnaient l'impression d'une sérénité inexprimable. Jusqu'au samedi 20 décembre, jour de la cérémonie mortuaire, les amis de Paul Fabre ne cessèrent de veiller sur sa dépouille mortelle. Dans cette triste matinée du 20, la demeure des malheureux parents était trop petite pour contenir la foule affligée qui avait voulu partager leur douleur.

A 11 heures, le triste cortège s'acheminait vers Saint-Pierre de Chaillot.

Les cordons du poêle étaient tenus par MM. C. L. de Martigny, Paul Chevré, le capitaine Ducrot, Armand Berthez, Charles d'Harmon et Paul Vessillier, amis intimes du défunt.

L'église Saint-Pierre de Chaillot était comble; là, comme pendant le trajet, la cérémonie n'eut rien de la banalité parfois navrante des deuils de Paris... Point de distractions, point de conversations parmi cette assistance pourtant si nombreuse: c'est dans un silence, et nous le répétons, dans un recueillement parfait que se déroulèrent les cérémonies rituelles, que s'éleva vers le ciel ce chant grégorien dont la plainte surhumaine arrache tant de pleurs aux cœurs qui souffrent. Bien des larmes coulaient, larmes pieuses et sincères qui sont devant Dieu le plus beau témoignage en faveur du Juste, surtout lorsque ceux qui les versent appartiennent, comme c'était le cas ici, aux plus humbles comme aux plus hautes classes de la société.

LE GARDÉNIA.

* *

LE CORTEGE

Le deuil était conduit par M. Hector Fabre.

Venait ensuite la famille:

M. Henry Bossange, M. Harry E. Monlun, M. Sidney Monlun, M. R. Lesourd, M. Ed. Lesourd, M. Edouard Colombier, M. Achille Cochard, M. Paul Daubrée, M. le duc de Bassano, M. Lucien Chevalier, M. G. Douchement.

Madame Monlun, Madame Cochard, Mademoiselle Monlun, Madame Paul Daubrée, Madame Lesourd, Madame Douchement, Madame Harry E. Monlun, Madame Lucien Chevalier, Madame Colombier.

Les camarades du « Gardénia »:

Pierre Foursin, Jacques Ferny, Eugène Meiffre, P. Versillier, Hugues Delorme, Marius Poncet, Charles-Bernard, A. Bernard, Emile Goudeau, Alphonse Allais, F. Rooman, Henri Joseph, René Grivart de Kerstrat, Barral, Matrat, Gerhardt, Robillard de Marigny, Fernal, Louis



Paul FABRE

Né à Québec, le 12 juin 1867 - Mort à Paris, le 18 décembre 1902

Feugère, Récappé, Jules Oudot. Maurice Lemesle, Georges Auriol, Alfred Bert, docteur Paul Guillon, Bernès, Gustave Babin, Louis Joret, Victor Meusy, Félix Huguenet, Delaporte, Maurice Tessier, Th. Huguenet, Gatget, Darcey, Léon Rouquès. William Burtey, Vincenti, Emile Lutz, Docteur Lepicard, Duluard, Narcisse Lebeau, Armand Masson, Trimouillat, De Mare, Auboin, Carpentier d'Agneau, Ezcurra, De Monard, Patouillard.

Dans le cortège :

M. Piccioni, premier secrétaire d'ambassade, chef-adjoint du cabinet, représentant le Ministère des Affaires Etrangères.

M. A. Hébrard et ses fils, M. Pierre Richard et Madame Richard, sir Austin Lee, M. Jules Siegfried, M. André Siegfried, M. Onésime Reclus, M. Henry Vignaud, général Faverot de Kerbrech, M. et Madame Jules Claretie, comte Louis de Turenne, Hon. Docteur Herbert, Madame du Boscq de Beaumont, Madame Martial Chevalier, Mademoiselle Chevalier, comte de Sémallé, M. et Madame Frédéric Masson.

M. F. Levée, M. Henry Laval, Madame et Mademoiselle Bernard, M. et Madame Frédéric Gerbié, marquise de Darrax et Mademoiselle de Darrax, Madame Veuve F. Guéault, comte et comtesse de Sesmaisons, M. et Madame Georges A. Cherrier, Mademoiselle Essie Noonan, M. et Madame Maurice Idzkowski, M. Henri Caillaud, M. Maxime Caillaud, M. Dalencon.

M. et Madame Alfred Vidal, M. L. Villars, M. Henri Moreau, M. F. X. Mercier, M. le docteur Z. Rhéaume, M. Giberton, Madame veuve d'Harmonon, M. Léon Weinberg, M. Edgard Chevalier, le docteur Ph. Roy, M. Ed. Montet, Le Souvenir Normand, colonel Stevens de Bourgogne.

M. Ch. Gauthiot, M. le Dr. Flavius le Bel, Baron de Lacam, M. Antoine Graff, M. F. Marni, M. et Madame Albert Maroni, Mademoiselle Maroni, M. et Mmes Henri Feer, Madame Maurice Lemesle, Comte et Comtesse de Raousset-Soumabre, M. Ch. Filiol, M. J. Lafay, M. Ch. Gaulon, M. L. Fournon, M. J. Schnerb, M. le Dr. R. A. Masson, M. et Madame Joseph Saucier, M. Maurice de la Fargue, M. le Dr. J. N. Roy, M. Abel Ravier, M. le Dr. Robert La Rue, M. le Dr. Robert Mayrand.

Madame Graindor Michiels, M. E. Morice, M. J. Lévy, M. Tiercy, M. Van der Sluys, Mme Grützner, M. Lambert de Sainte-Croix et sa famille, M. J. Paillard, M. et Mme Armand Brun, Comtesse de Tinseau, M. L. G. Gourraigne, M. Alex. H. Duff, M. et Mme Tamburini, Comte et Comtesse de Bégon, Madame Thérèse Cernay, M. A. M. Morin, M. et Mme de Villeneuve Mademoiselle de Tanquerel, M. et Mme Hector Legru, M. J. O. Bessette, M. E. Duhamel, M. le Dr. Gérin-Lajoie, M. A. Delaire.

M. et Mme Corcey, M. J. Saubrier, M. et Mme J. H. Thors, M. Charles Oudart, M. le Dr. et Mme Bull, M. Victor Tantet, M. John F. Jones, M. et Mme L. Théo. Dubé, Mme Potier, M. Alphonse Blondel, M. Léon Liverquin, M. Mathieu, M. Albert Hans, M. Georges Bal, M. T. Obalski, M. Jules Gay, M. L. Herbet, M. G. A. Drolet, M. R. Drolet, M. E. B. Drolet, M. A. Haymann, M. et Mme Lieussou, M. l'abbé F. M. Roberge, M. l'abbé J. E. Lafortune.

M. A. G. Boyé, M. G. Webb, M. F. Yzern, M. Edmond Buron, M. Seyrol, M. Duncan Macdonald, M. Maurice Baker, Madame La Rue, Mesdemoiselles La Rue, M. Pierre Stevens, M. A. Lhéritier, M. J. Moreau, M. E. Merian, M. Achille Meiffre, Madame Baignères-Fabre, M. et Mme Slatter, M. Jehan Soudan de Pierrefitte, Marquis de la Rochethulon, M. le Docteur T. Bruneau, M. Vanderheyden, M. J. A. Roby, M. E. Cravoisier, M. le Docteur Lorenzo J. Montreuil, Madame Veuve Dufresne, Vicomte et Vicomtesse de Bonnemaïns, Miss Lardner, M. et Madame A. Lefavre, M. Bernès.

M. Frank Hyde, Baronne de Ziegesar, Madame Ives, M. le Docteur A. Chouinard, Madame Havernan, M. et Madame Donald Harper, Mademoiselle Colmard, Madame Duflos, Madame René Masson, M. Geo Prévost, M. Paul de Martigny, M. l'abbé L. A. Desjardins, M. Georges Olmer, M. Edouard Masson, M. et Madame José Maria Yznaga, Madame Hugues

Delorme, M. André Massion, M. Roger Lambein, M. le Docteur Wills.

Baron et Baronne Hulot, Madame Foacier, M. Remy Payen, Comte et Comtesse de Job, M. et Madame Braquemont, M. Casel, M. Arthur Plamondon, M. René Plamondon, M. André Foacier, Madame Valentine Miallet, M. F. Desmoulin, M. l'abbé Biron, M. S. Boulanger, M. F. Gibon, M. l'abbé Omer Cloutier, M. P. Lalanne, M. et Madame William Bazin, Vicomtesse de Cargouët, Vicomte H. de Cargouët, M. E. Manceau, M. Donald Downie, M. W. B. Nicol.

M. Paul Robert, Madame Gatget, M. Jacqueminot, M. A. Certes, M. Albert Taffonneau, M. et Mme A. Bonnet, M. et Mme Edouard Marbeau, M. A. E. Wills, M. Léon Chollet, M. C. E. Carboneau.

M. Emile Cousin, M. le Docteur Barthélemy, M. A. Poindron, M. E. Million, M. A. Suzor-Côté, M. D. Leprince, M. J. Farcy, Madame Jacques Ferny, Madame Lynnès, Madame Wiener, M. Moreau, M. Maritz, Madame et Mademoiselle Génie, M. Eyerre, M. F. Chevrier, M. et Mme Henry, Madame Accasias, M. Maurice Le Dancy, M. le Dr. Duron, M. et Mme Dupain, Madame Murray Gilles, Marquis de Touanne, M. G. Demanche, M. Fernand Bourdill, M. A. Dubreuil, M. R. Masson de Torcy, M. Baby, M. Armand Goupil, M. Paulet, Madame Vve Grünaze, etc.

LES COURONNES

Gardénia, de Paris.

Gardénia, d'Anvers.

La Colonie Canadienne, ses compatriotes.

L'Ordre indépendant des Forestiers.

Le Sun du Canada.

Madame Monlun; M. C. Le Moyne de Martigny; M. et Mme Maurice Lemesle; Mme Charles Grützner; M. et Mme Victor Tamburini. Mme Paul Daubrée; Mme Léopold Bosange; M. et Mme Achille Cocharde

M. Armand Berthez; Mme George A. Cherrier; Mme Charles d'Harmonon; M. Charles d'Harmonon; M. et Mme Aug. Haymann; M. Paul Vessillier; M. Eugène H. Meiffre; M. A. Bert-Taquet; M. et Mme Jules Paillard; Mesdames E. et V. Génie; Mme Vve Guéault; Lt.-Col. Drolet, M. E.-B. Drolet; M. George A. Cherrier; M. Jacques Ferny; M. et Mme Eug. Capdevielle; M. Paul Chevré; M. Fernand Rooman; Mlle Candelier.

LES DISCOURS

Après la triste cérémonie, l'assistance toute en larmes se réunit autour du cercueil de notre cher ami pour lui dire un dernier adieu.

Le sculpteur **PAUL CHEVRÉ**, président du « Gardénia », prononce alors avec une vive émotion, les paroles suivantes :

Il est des heures où l'énergie la plus grande est nécessaire pour accomplir la mission qui vous incombe, et s'il en est une où cette force doit se manifester, n'est-ce pas au moment où l'on apporte à celui qui fut toujours le plus dévoué et le plus sincère des grands cœurs, l'expression des regrets, du désespoir et du souvenir ineffaçable qu'il laisse dans l'esprit de ceux qui ont eu le bonheur de se compter parmi ses amis.

C'est au nom du « Gardénia », jadis fondé, et si longtemps présidé par **PAUL FABRE**, que j'ai la très pénible mission de prendre la parole. Mon émotion me permettra-t-elle de m'en montrer digne, et trouverai-je des accents assez vifs pour dire la douleur que nous ressentons devant cette fin prématurée ?

D'autres amitiés, plus anciennes que celle qui me liait à notre cher Président-fondateur, pourront, à juste titre, traduire ici la profondeur de nos regrets, mais aucune ne pourrait le faire avec plus de sincérité : il était de ceux que l'on ne peut approcher sans les aimer.

Vous dire ses qualités de cœur et la distinction de son esprit serait diminuer les impressions qu'elles vous ont données, car je me juge

incapable de les peindre en des termes assez élevés.

Pour cette raison, je me permettrai seulement de dire en quelques mots ce qu'est devenu le « Gardénia » grâce à l'activité et à la sollicitude dont il l'a entouré jusqu'à ses derniers instants. C'est aujourd'hui un groupement amical et artistique important. Nous sommes en effet plus de cent qui, hier encore, étions réunis autour de lui. Et jamais ne se sont démentis, la concorde, l'union et l'esprit de bonne camaraderie que sa douceur et sa bonté avaient su créer parmi nous.

Vous dire ce qu'est cette œuvre et quel en est le résultat, n'est-ce pas le plus bel éloge que l'on puisse faire du charme de son caractère et de son cœur.

Repose paisiblement, cher ami, dans le calme que méritent les belles qualités de ton âme ! Ton souvenir est impérissable pour le « Gardénia ». En son nom je t'en apporte ici l'assurance avec l'expression de notre douleur.

**

M. FERNAND ROOMAN, président du « Gardénia d'Anvers », venu tout exprès de Belgique, s'avance ensuite et dit :

J'apporte, au nom du Gardénia d'Anvers, nos suprêmes regrets, notre suprême adieu à notre cher collègue, l'ainé, le précurseur de notre cercle, celui qui nous ouvrit cette voie dans laquelle nous avons marché pour arriver à des résultats qu'il voulait bien apprécier.

Paul Fabre vint à Anvers encourager notre œuvre de vulgarisation française en terre flamande et y collabora dès 1890.

C'est donc bien dire qu'il comptait en Belgique, comme partout où il a passé, des amis, des affections et des reconnaissances : car tous, ou presque tous, doivent de la reconnaissance à cet être exquis, bon infiniment.

Pour tout le monde, il fut serviable, compatissant, dévoué.

Après les paroles émues de mon distingué collègue, M. Chevré, qui a rendu hommage au Président-fondateur du « Gardénia », je veux surtout parler de Paul Fabre, l'ami que j'aimais, que je pleure, car c'est encore par les larmes que je traduirais le mieux ma pensée.

Je me sens tout à fait incapable d'exprimer ma tristesse, mon chagrin devant l'anéantissement de tant de qualités, d'espérances, de promesses, de nobles sentiments.

Mon pauvre Paul, très bon, très cher ! Nous admirions, nous adorions ta nature d'élite, distinguée, loyale, ignorante des mesquineries, dédaigneuse des intrigues, âme supérieure et douce, avide d'idéal, planant et passant ici-bas sans y souiller tes ailes; tu ne connus et n'accomplis que des gestes de bonté !

Tu prodiguais ton cœur et ses trésors, généreusement et modestement.

On eût dit qu'en faisant le bien, tu voulais idéaliser la vie pour toi et pour nous.

Paul n'était pas seulement bon, il était la bonté incarnée : ce que je dis là, tout le monde le sait et je l'ai éprouvé personnellement.

Quelle belle, digne et pure existence fut la sienne, illuminée par de touchantes actions et par les joies qu'il procura autour de lui !

Oh ! l'inexorable mort qui s'en va justement choisir le meilleur d'entre les meilleurs ! Elle n'a eu pitié ni de ses vénérables parents, ni de nous ! On espérait pourtant qu'à tant de perfection, de jeunesse et de charme, elle ferait grâce ! Hélas !

Elle nous l'a ravi. — On ne dira jamais assez la cruauté du destin, le déchirement de cette séparation : c'est atroce !

Mais si nous abandonnons ici sa dépouille fragile, nous garderons précieusement et à jamais le souvenir de notre cher ami. Si un apaisement — je n'ose dire une consolation — peut être donné à la famille affligée, ce sont ces unanimes témoignages d'affection, d'ad-

miration, de regret pour le bien-aimé disparu.

Mais hélas ! ce touchant et sublime orgueil de posséder un tel fils, loin de sécher leurs larmes, rendra plus cruelle encore cette effroyable perte.

Mon pauvre cher Paul, je ne sais plus que pleurer en songeant que jamais plus, jamais plus nous ne verrons ton cher visage ! Adieu.

* *

Puis, le docteur **PAUL GULLON** parle à son tour en ces termes :

Le deuil qui nous réunit est de ceux qui s'expriment plus par des larmes que par des paroles. Ce n'est pas à un ami, c'est à un parent, presque un frère, que nous venons tous dire un dernier adieu.

En prenant la parole, en m'imposant le courage de refouler ma douleur, j'ai du moins la consolation passagère de vivre encore un moment avec l'exquis camarade, pendant que j'évoque son image, pendant que je rends hommage à son caractère, à son cœur.

Je n'hésite pas à troubler pour quelques instants le pieux recueillement de tes parents et de tes nombreux amis pour faire briller encore cette aimable figure qui nous était si chère. Tu ne dois pas nous quitter définitivement dans le silence, sans que des voix ne s'élèvent pour dire ce que tu as été pour nous tous.

La parole émue et pleine de tristesse de ceux qui viennent de nous rappeler tes mérites témoigne hautement du chagrin qui nous pénètre ; mais combien les sanglots étouffés et nos larmes contenues sont plus éloquentes encore !

C'est que chacun de nous évoque ta vie intime, et qu'un souvenir de bienfait ou de douce sympathie révèle inexorablement la perte que nous subissons.

Paul Fabre se trouve ici, pour la dernière fois, au milieu de ses amis. Ses amis, s'il faut nommer ainsi ceux qu'il a obligés et qui ont contracté envers lui une dette de reconnaissance, le nombre en est infini ; car dans ce grand Paris, où tout se tient, il a été mêlé à tous les mondes ; et, cœur ému, âme tendre, main toujours ouverte, il a trouvé partout du bien à faire et des services à rendre. Il a passé dans la vie le cœur ouvert et la main tendue.

Nul n'a obligé plus que lui, mais surtout nul n'a obligé mieux et avec plus de grâce. Il s'ingéniait à surprendre, à deviner par avance les ennuis et les besoins secrets de ceux à qui il pouvait être utile.

Il avait toutes les délicatesses : il savait être bon ; il arrivait même à nous dispenser de la reconnaissance ; un service de sa part était chose si naturelle, presque chose due ; en même temps, avec tant d'esprit, et si vif et si fin, il parvenait à n'être ni railleur ni méchant ; il était indulgent pour tous, c'était l'infinie bonté.

Ce qu'un cœur aussi parfait a accompli de bien sur sa route, j'aurais peur de contrister sa mémoire en le recherchant. Si je rappelle ici tant de titres aux regrets, ce n'est pas que je les suppose ignorés de ceux qui entourent ce cercueil ; mais au moment du suprême adieu, il est consolant d'envisager encore une fois l'homme sous les traits qui l'ont fait aimer pendant sa vie et qui perpétueront cette vie dans nos souvenirs.

Adieu, Paul Fabre, nous garderons profondément dans nos cœurs la riante image de ton charmant caractère, et le vide que tu as laissé dans nos relations amicales ne sera jamais comblé.

Et cependant tu laisses une œuvre durable ; les solides affections que tu avais conquises, tu n'as pas été égoïste, tu nous les as fait partager : et tout autour de toi s'est créé un groupe serré de bons camarades, de vrais amis ; tu as su choisir parmi les artistes et les lettrés, et tu as

réuni l'élite de la pensée parisienne avec l'élite du cœur qui est de tous les pays. Paris t'avait adopté, toi fils de sang bien français, né de l'autre côté de l'Océan ; et c'est toi qui nous a appris à nous connaître, à nous apprécier mutuellement et à nous aimer. Cher ami, je suis l'un des nombreux Béotiens que tu as pris par la main et guidés jusqu'à leur donner presque droit de cité dans la grande famille artistique et littéraire.

Hélas ! que n'ai-je pu à mon tour t'être utile comme je l'aurais voulu ! C'est un des tristes privilèges de la profession médicale que de voir déjà la réalité lorsque d'autres se peuvent encore faire illusion.

Il y a de longues semaines que j'ai eu la douleur de constater sur ton visage la marque d'une fin inexorable et prochaine. Et les hommes sont restés désarmés ! Néant des choses humaines, néant de la science !

Et, peu après, mon ami s'éteignait doucement, sans souffrance, quittant la vie sans en avoir conscience, en nous laissant désespérés de notre impuissance à conserver à ses amis ce bon cœur infatigable, et à sa famille qui l'adorait, ce fils qui en était l'orgueil.

Mais si les ressources de la science étaient épuisées contre une de ces implacables maladies qui affligent la pauvre espèce humaine, l'âme avait besoin d'être soignée à défaut du corps. Et tu as rencontré, mon cher Paul, en la personne de ton père, le plus admirable des médecins. Ces trésors de bonté que je rappelais tout à l'heure chez toi, tu en avais hérité d'un homme qui, tout en te les donnant, en avait gardé en lui d'innombrables réserves.

Tu as passé dans la vie sans souffrir ; la tendresse éclairée d'un père admirable a su t'éviter toutes les douleurs de l'existence ; son héroïsme a su dissimuler ses tortures pour te laisser ignorer jusqu'au bout le fatal dénouement prévu, inévitable ; tu n'as pas eu les angoisses de la mort, tu n'en connais que le repos.

Tu n'auras pas l'oubli, toujours tu seras présent parmi nous ; et ce n'est pas ma voix, c'est celle de tous ceux qui t'ont connu, c'est-à-dire aimé, qui te dit : Adieu, mon cher Paul !

* *

Enfin, au docteur Guillon, succède M. **JACQUES FERNY** qui s'exprime ainsi :

Ayant à dire à mon tour un dernier adieu à notre cher Paul au nom des auteurs et des artistes qui étaient ses amis personnels, je n'éviterai certainement pas de me rencontrer dans l'expression de nos regrets et de notre douleur avec ses autres amis que vous venez d'entendre ; car Paul Fabre s'était indistinctement conquis toutes les affections qui l'accompagnent aujourd'hui à sa dernière demeure par la même cordialité charmante et par la même grâce des yeux, de l'esprit et du cœur.

Comme vous l'a dit son ami Paul Guillon, il avait, dans ce Paris qu'il aimait et qui — chose rare, — lui rendait son affection, les camaraderies les plus diverses. Dans ses relations artistiques et littéraires comme dans toutes, il se montrait d'une loyauté parfaite, d'une sensibilité exquise, d'une délicatesse infinie. Doué d'un goût très fin, très sûr, très parisien, sachant lui-même fort bien écrire ainsi qu'il l'avait montré dans un livre charmant sur le Canada trop modestement intitulé *Notes de Voyage*, ses conseils étaient excellents et sa sympathie artistique fort recherchée. Les écrivains, poètes, peintres, sculpteurs, musiciens, acteurs et directeurs de théâtre qui avaient eu le bonheur de devenir ses amis lui gardèrent au fond de leur cœur un souvenir particulièrement attendri. Son jeune enthousiasme, la sincérité de son estime ou de son admiration, son ardeur à les proclamer, les ravissaient. Ils ont bien souvent trouvé auprès de lui un

encouragement et un réconfort dont ils n'oublieront jamais le bienfait.

Paul Chevré vous a parlé tout à l'heure du joli cercle artistique qu'il avait fondé et dont il était l'âme. C'est tout naturellement que cette œuvre prit corps. Elle fut le résultat de sa grâce attractive et de la bonté qui émanait de toute sa personne. On se groupait autour de lui comme autour du meilleur et du plus aimable. Aussi, à l'affection qu'il inspirait dès la première rencontre, à la peine qu'éprouvait aujourd'hui de sa perte ceux d'entre nous qui le connaissaient le moins intimement, nous pouvons mesurer l'immense et inconsolable douleur de ses bons et chers parents dont il était toute la joie, toute la vie même, et qu'il adorait.

Bien que ce soit, hélas ! une consolation bien faible, je veux les assurer que nous garderons et perpétuerons pieusement sa douce mémoire, et qu'eux-mêmes nous ne cesserons plus de les bénir et les aimer pour avoir éclairé et réchauffé quelques années de notre vie de ce rayon de bonté qu'ils avaient fait à leur image et dont nous nous souviendrons toujours comme on se souvient du bonheur.

OPINIONS

AMITIÉS ET SYMPATHIES

Des lettres adressées tant à M. Fabre père qu'à notre président ou à l'un d'entre nous à l'occasion de notre deuil, nous détachons quelques passages qui montreront combien notre ami laisse de regrets douloureux et de chers souvenirs.

De Paul Déroulède, à M. Hector Fabre :

J'apprends aujourd'hui seulement la navrante nouvelle. Les condoléances les plus sincères et les plus attristées vont vers vous. Tous ceux qui avaient connu votre fils, si jeune, si sympathique, si charmant, le regrettent avec vous et vous plaignent.

De M. Odon Guéneau de Mussy, l'orientaliste :

... J'ai aimé tendrement Paul Fabre parce qu'il possédait le meilleur fond revêtu de la meilleure forme. On était attiré d'abord par sa politesse exquise des temps un peu anciens, et l'on s'apercevait vite, chose rare, qu'elle n'était que l'expression naturelle d'un cœur disposé à la plus délicate amitié...

De l'humoriste Raphaël Schoomard :

... Paul Fabre était un être charmant et bon, un brave homme et un parfait gentleman, type de plus en plus rare à cette époque de... etc..

De Jean Goudezki :

... J'aimais beaucoup Paul Fabre et je ne sais comment traduire mes sentiments devant un tel malheur... C'était le meilleur des amis et le plus sympathique des présidents...

De Marius Poncet, ancien directeur des Grands Théâtres de Lyon et de Genève, actuellement directeur du Théâtre Cluny, à Paris :

... Passionné de théâtre, c'est à son amitié pour les artistes que je devais le bonheur de l'avoir connu lorsque je jouais la comédie à Bruxelles, et, depuis près de vingt ans, bien qu'éloigné, notre amitié n'avait fait que s'accroître. Quand je venais à Paris, ma première visite était pour Paul, et j'éprouvais un véritable plaisir à aller au théâtre en sa charmante compagnie. J'étais heureux de connaître son avis sur les pièces représentées ; car, bien qu'il fût très parisien, il savait échapper au snobisme et aux coteries.

Il jugeait selon son cœur et savait encore pleurer aux belles scènes d'une pièce émouvante.

Son désir de me voir fixé à Paris s'était enfin réalisé, et voilà que la mort est venue nous séparer brutalement et le ravir à mon amitié ! Mais elle n'arrivera pas à enlever de mon cœur le souvenir de l'ami sincère que je pleure et que nous regrettons tous...

De Georges Bernès, régisseur général de la Comédie Française :

... Nous perdons non seulement un ami chaud, et dévoué, mais aussi un esprit cultivé, délicat et libéral... un cœur d'artiste.

... Il savait goûter la joie de vivre avec une infinie douceur et il communiquait par son charme personnel ses impressions aux nombreux amis qui l'entouraient; aussi sa perte est-elle pour eux une douleur réelle, profonde, très sincère...

De Louis Duplay, du Théâtre Michel, de Saint-Petersbourg (à M. Hector Fabre) :

... Notre cher Paul avait beaucoup d'amis, bien dévoués, bien sincères, il était à votre exemple si bon, si généreux et si indulgent!... Mais moi je l'aimais comme un frère, et c'est pour cela, cher Monsieur Fabre, que je vous prie d'excuser ces lignes, dans lesquelles je voudrais mettre tout mon cœur...

De Robert Crawford, du *Daily News*, de Londres (à M. Hector Fabre) :

... Paul était pour moi un ami d'enfance... C'est un privilège de l'avoir connu. L'esprit et le cœur étaient doués chez lui d'une égale richesse. Nul n'a possédé plus que votre bien-aimé fils les qualités de tolérance, d'amabilité souriante. Je l'ai toujours connu bon et serviable. Il appartenait à l'élite de l'humanité. Il héritait des traditions de deux mondes, de deux grandes civilisations à chacune desquelles il avait pris ce qu'elle avait de meilleur.

Vous étiez heureux d'avoir un tel fils et il était l'honneur de votre nom. Artiste dans l'âme et écrivain de race, l'avenir s'ouvrait devant lui. Il y a quelques années, Paul m'envoya un petit livre, ses *Notes de voyage au Canada*. Ce petit livre seul mérite pour lui le titre d'écrivain. J'ai rarement vu des pages aussi fines, bien observées, simplement écrites et empreintes de cette largeur de vues et de cette tolérance qui étaient en lui un héritage de famille...

Du poète Emile Goudeau (à M. Hector Fabre) :

... Que dire aujourd'hui devant l'inexorable coup du sort qui vous frappe dans cet enfant si gai qui nous aimait et que nous aimions! Je ne puis que mêler ma douleur très sincère, très vive, à la vôtre incommensurable...

D'une lettre du capitaine Ducrot :

... Hélas! que vous dire de plus?... C'était là pour moi une amitié comme je n'en ai jamais rencontrée et comme je n'en retrouverai jamais!...

De Jacques Ferny :

... J'aimais Paul de tout mon cœur, et il n'y avait pas d'affection qui me fut plus précieuse que la sienne ni dont je me sentisse aussi sûr... Nous sommes ainsi certainement plusieurs qui perdons en lui notre « meilleur ami ». Il y a si peu d'hommes sur la terre qui soient dignes d'un si beau titre qu'on est obligé de se les partager. Et ils meurent!...

De Pierre Foursin, conseiller municipal de Paris, vice-président du Conseil général de la Seine, fondateur de plusieurs agglomérations d'émigrés français au Canada, notamment du village canadien de Montmartre :

... Le souvenir de notre cher Paul Fabre n'est pas seulement un bien précieux que chacun de nous va garder dans son cœur, c'est la raison pour notre association de survivre à son fondateur.

L'ami qui nous réunit, nous fit nous connaître et nous aimer n'est plus, mais il n'a pas éteint en nous quittant le foyer d'amitié qu'il avait créé.

Maintenons donc l'œuvre que Paul Fabre animait de son activité et de son sentiment artistique si affiné et si élevé.

... L'union des amis de leur fils, se resserrant au milieu de l'affliction commune, adoucira peut-être la douleur d'un père et d'une mère, d'une grande et vénérable aïeule qui avait la grande ambition et l'espoir, dans son extrême vieillesse, de donner en son petit fils à son pays un haut serviteur de plus, un homme digne de son époux et de ses fils.

Enfin le *Gardénia* compte d'assez nombreux et éminents camarades canadiens pour qu'on puisse affirmer, sans aucune exagération, que son union sera l'union intellectuelle et morale indestructible du pays de Paul Fabre et de Paris...

De Robillard de Marigny, avocat à la Cour d'Appel de Paris :

... Il était inépuisablement serviable. Canadien dans l'âme, il avait pour le Canadien venu à Paris, le dévouement absolu. Ce dévouement, il le témoignait jusque dans la mort: pas un Canadien tombé isolé en France à qui Paul Fabre n'ait rendu le pieux hommage de la dernière conduite; à ses côtés, il entraînait souvent des amis à lui, qui devaient ainsi, par un lien mystérieux, ceux du mort.

Prématurément, Paul Fabre est parti; sur lui n'ont été versées que des larmes sincères; la douleur poignante, unanime, qui étreignit les cœurs lors du dernier adieu, témoigne combien Paul Fabre était aimé...

Notre ami nous a devancés; qu'il ne nous oublie pas; nous lui continuons notre affection sans oublier jamais l'exemple de ses précieuses qualités.

De Vincent Hyspa :

... On lui était tout de suite dévoué... Concourir à sa demande aux représentations du « Gardénia » était une joie... Il était impossible d'être plus charmant, d'esprit et de cœur plus ouverts...

De M. René Grivart de Kerstrat :

... Que dire de lui que tout le monde n'en ait pensé? Qu'il était bon, loyal, dévoué, fidèle; que nous l'aimions et qu'il nous aimait.

Pourquoi faut-il que ceux-là s'en aillent qui devraient rester? Pourquoi de ces tombeaux sur la route?...

Pauvre Paul! La plus grande peine en quittant la vie a dû être de songer aux désespoirs et aux tristesses que causerait sa mort.

Je n'oublierai jamais en ce qui me concerne le charme des heures coulées ensemble, et chaque fois que son nom reviendra sur nos lèvres, je me reprendrai, je crois, à murmurer avec le poète :

Lui, le meilleur de tous et le premier parti!

De Georges Duval, l'auteur dramatique :

... Paul Fabre n'était pas seulement la tête du « Gardénia » il en était aussi le cœur.

C'est ce cœur qui doit reposer parmi nous et dont nous demeurerons les gardiens fidèles. Il nous dictera encore les devoirs des amitiés qui nous réunissent et qui font, du même coup, notre joie et notre force ..

De Georges Fragerolle :

Par son accueil d'une distinction aisée et toujours souriante, par sa curiosité de toutes les choses se rapportant aux lettres et aux arts, par sa bonté enfin dont les intéressés seuls ont connu l'étendue, Paul Fabre était un de ces êtres qui attirent et captivent. Grâce à lui, autour de lui beaucoup se connurent et aimèrent à se rencontrer. Si quelque jour ils devaient, lui n'étant plus là, se disperser, combien ils comprendraient plus douloureusement encore la perte que la mort stupide vient de leur infliger et le vide immense que Paul Fabre, l'ami de tous ceux qui l'ont approché, a laissé derrière lui...

De Berthier de Casaunau :

... Les anecdotes sur son bon cœur seraient nombreuses surtout s'il fallait compter le nombre de fois qu'il vida entièrement sa bourse et se priva de tout plaisir pendant des semaines, pour obliger des camarades nécessiteux...

Nous pourrions citer encore des lettres affectueuses de beaucoup d'autres personnes, entre autres :

Le peintre Paul Robert ;

Le docteur Charrier ;

La comtesse Greffulhe ;

MM. Eugène Réveillaud et Pierre Richard, députés ;

L'humoriste Narcisse Lebeau ;

Le chansonnier Numa Blès, actuellement au Canada ;

Gustave Babin, des *Débats* et de *l'Illustration* ;

Mme Clara Lacourt-Maugard ;

Barral, Chalmin, Maurice Minard, des théâtres de Paris ;

Pierre Vincenti, M. Debiève, M. Ch.-F. Just, de Londres ;

Henri-Joseph, Desveaux-Vérité, Raoul Sau-
lay, F. Ruhland ;

Xavier Privas ;

Etc., etc...

Enfin, voici le témoignage de sympathie adressé par Son Excellence Sir Edmund Monson, ambassadeur d'Angleterre, à M. Hector Fabre :

Cher Monsieur Fabre

Ma femme et moi avons appris avec le plus vif regret la mort de votre fils bien-aimé et nous venons vous offrir à vous et à Madame Fabre l'expression de notre sympathie la plus sincère. Veuillez agréer, etc.

EDMUND MONSON.

DÉPART

Pour Paul Fabre

Quand les départs ne sont que des retours certains,
L'adieu des passagers a des rires de fête.
Le navire appareille, égayé jusqu'au faite
Par le pavoiement des ors et des satins.

Car on sait qu'il vaincra la mer et la tempête
Et, confiant dans les favorables destins
Qui le ramèneront après quelques matins,
Le port, dès le départ, à le revoir, s'apprête...

— Mais, sur un vaisseau dont la voile est un linceul
Et le mât une croix, tu t'es embarqué, seul,
Pour le mystérieux et long, si long voyage...

Si long même que tu ne reviendras jamais...
Et, regardant au loin s'effacer ton sillage,
Je pleure, ô voyageur, parce que je t'aimais!...

CHARLES-BERNARD.

A la mémoire de mon cher Paul Fabre

L'ami que nous pleurons chaque jour fut hanté
De généreux instincts; il ignora le blâme
Ou la haine, et garda, triomphante, en son âme,
La suprême vertu des hommes: la Bonté!...

HUGUES DELORME.

Au souvenir de l'exquis jeune camarade Paul Fabre

C'est le Destin — Mourir! Quelle que soit la Force
Qui nous tienne debout — la Mort donne une entorse
Aux pauvres pieds d'argile — et nous couche à
[jamais...

Si haut, si loin que soient nos fronts dans les
[sommets...

EMILE GOUDEAU.

NOTES DE VOYAGE

Tel est le titre, modeste entre tous, d'un petit volume publié par Paul FABRE à la fin de 1894, au retour d'un voyage qu'il venait de faire au Canada, son cher pays, en compagnie d'Alphonse ALLAIS, de BERTHIER de CASAUNAU et de DEBIÈVE. Nous en détachons une page sur Québec, sa ville natale, dont il parle avec tant de bonheur, dans un style si juvénile et si frais, que sa description semble vraiment sourire.

A QUÉBEC

Nous avions tous hâte de voir Québec, la vieille ville, où, malheureusement, les circonstances ne nous ont permis de faire qu'un rapide passage. Ce petit voyage de Montréal à Québec, à bord d'un des bateaux de la Compagnie du Richelieu, est une des choses les plus agréables qu'on puisse faire. C'est vraiment un service unique que ce service. Les voyageurs semblent être, à bord, plutôt des invités que des passagers ordinaires. On les traite comme des amis: s'il leur plaît de changer de ceci ou de cela, de prendre la direction du bateau, ou tout au moins de se mettre dans les draps du commandant, il est fait ainsi qu'ils le désirent. Je crois même qu'une fois en route on demanderait à rebrousser chemin et à revenir au port reprendre un colis oublié, que le commandant se prêterait à cette fantaisie, sauf, pour ne point léser les autres voyageurs et regagner le temps perdu, à augmenter ensuite la vitesse de la marche. Tout se fait, en un mot, avec une amabilité telle qu'on paraît ignorer qu'ailleurs les choses se passent un peu autrement. Le capitaine Nelson et le capitaine Roy sont des figures qu'on n'oublie pas et qui représentent à perfection la bonhomie canadienne.

Le premier arrêt est à Sorel, entre dix et onze heures. Alors tout le monde descend,

pour le plaisir de se mêler à une foule animée et bruyante, très empressée et curieuse de savoir quels voyageurs vont passer sous ses yeux. On voit là s'agiter dans l'ombre, pendant qu'on charge le navire, un fouillis pittoresque de touristes, paysans, commerçants, pèle-mêle, qui entrent et sortent, hommes criant et bêtes mugissant. C'est un coin de tableau vivant, remuant. Le bateau s'éloigne du quai qu'on se crie encore des bonjours. Tout ce monde est très cordial.

Cordial ! C'est l'épithète qu'on peut donner à tout dans la province de Québec; c'est le trait caractéristique : notre population est essentiellement une population cordiale. De suite, elle vous tend franchement la main ; en France, on ouvre les bras et on s'embrasse. C'est beaucoup pour les effusions ordinaires et qui ne doivent pas durer.

Puis, nous entrons dans le lac Saint-Pierre, qui, par cette belle nuit, nous rappelle l'Océan aux heures calmes. Impossible de se coucher avant Trois-Rivières, pour peut qu'on ait d'amis à bord.

Le matin, au jour, nous voici aux approches de Québec, si pittoresques, et la vieille cité apparaît avec l'île d'Orléans au fond du tableau.

En débarquant, je trouve un vieux cocher qui me promenait gamin, qui a l'air de m'attendre, qui s'attendrit à ma vue, comme moi à la sienne, ma foi ! et qui, la journée faite, ne voulait rien accepter, content de la seule satisfaction de m'avoir fait revoir tous les coins de Québec que je connaissais d'autrefois.

Nous voilà à gravir la côte de la Montagne ; elle est un peu roide à monter, et l'hiver, sur neige et glace, à descendre, elle ne serait pas sans péril, si le petit cheval canadien n'avait le jarret si souple et le pied si solide, et le cocher québécois la main expérimentée. Les côtes québécoises n'ont rien qui m'effraie ; je suis né à mi-côte, rue Sainte-Ursule, et mes souvenirs me reportent au temps où l'*Evènement* habitait une sorte de maison branlante, au haut de cette montée, et d'où se détachait de temps à autre, sur les passants, une vieille pierre historique ou un vieil abonné.

Il est d'habitude de parler de Québec comme d'une ville un peu en retard. Les Québécois eux-mêmes n'y manquent pas. Il est possible qu'en arrivant de Chicago ce soit là l'impression qu'on en reçoive ; en arrivant d'Europe, c'est différent. Elle a certainement conservé des parties anciennes, et c'est ce qui lui donne tant de cachet ; mais elle a aussi des quartiers tout à fait dans le mouvement, comme Saint-Roch et des boulevards de belle venue, comme la Grande Allée. La ville, en réalité, est d'abord ancien et d'allure moderne.

Et que de coins pittoresques, avec des échappées merveilleuses, comme tout ce quartier du Cap d'où l'on aperçoit, par interstices, les hauteurs de Lévis, l'île d'Orléans, le vaste port, le fleuve magnifique ! Je n'ai pas vu Naples et n'en puis rien dire, mais comme cette promenade de la terrasse Dufferin que domine de loin la citadelle, et au-dessous de laquelle serpente le vieil escalier et fermente la basse ville, est admirable ! Lorsqu'elle est le soir envahie par la foule, restée gauoise d'esprit et d'allure, que traversent comme une trainée joyeuse les petites Québécoises gentilles ; qu'on entend pétiller le vieil esprit français, il semble que la France soit tout près. Ne dirait-on pas qu'en écartant un peu, qu'en rangeant du côté des Laurentides l'île d'Orléans, on la trouverait derrière, écoutant les échos fidèles de sa propre voix ! Nulle part peut-être on ne voit mieux briller son étoile.

Québec est une ville unique ; aucune autre ne réunit de tels souvenirs à une conservation si parfaite de son aspect primitif, de son ca-

ractère historique, à une nature environnante si merveilleuse, à une société si aimable et si brillante.

Comme me le disait un de mes compagnons de voyage, c'est un bijou ; et comment les américains qui viennent chercher en Europe de moindres spectacles, qui vont à Etretat, étriqué, à Trouville, baraque, je crois même à Dinard, poudré, ne finiraient-ils pas par priser ce joyau ? Maintenant surtout que le C. P. R. a mis sur sa terrasse un hôtel magnifique, Québec est destiné à être comme la ville de plaisance de l'Amérique du Nord. Et avec la ville de plaisance grandira la ville industrielle.

Cette situation géographique incomparable sera enfin mise en pleine valeur. Les touristes américains venus pour admirer un beau site, mais qui ne perdent jamais leur temps, découvriront aisément tout ce qu'il renferme de ressources pour de plus grandes entreprises.

La société québécoise a une physionomie bien à part. Il n'y a guère que là qu'on trouve en Amérique une société qui songe à s'amuser et que rien ne peut détourner de ses projets de fête et de plaisir. On sent un milieu qui a toujours contenu une capitale. L'officialité n'a rien de gourmé ; les fonctionnaires sont aimables, les gens en place bons enfants. On éprouve quelque confusion à les voir si empressés à vous satisfaire. C'est à hésiter à leur demander quelque chose, car ils ne vous refusent rien, et on a peur d'abuser.

Les édifices du Parlement ont un air ouvert, gracieux et comme accueillant ; ils sourient aux députés. On n'a jamais, bien sûr, étouffé de discours dans ces libres murs. On y parle comme à ciel ouvert. Allais aussitôt, voyant la grande porte ouverte, voulait entrer entendre un discours. Ça lui donnait soif d'éloquence, lui qui n'est jamais entré au Palais-Bourbon ; il s'est promis de revenir pendant une session. Il est convaincu que les députés anglais, dans ce milieu, doivent parler anglais avec un léger accent français.

Nous allons à Spencer Wood, par la route Saint-Louis, pour en revenir par le chemin Sainte-Foye. C'est une promenade charmante, et lorsque de Sainte-Foye on parcourt du regard tout le versant des montagnes, c'est ravissant.

Le lieutenant gouverneur, M. Chapleau, nous accueille avec cette bonne grâce qui est dans sa nature ; et nous voilà de suite à causer de Paris avec un Parisien, plus au courant que nous qui avons perdu langue depuis un mois.

Il ne nous reste, pour couvrir notre défaite, qu'à causer du Canada, et alors notre hôte nous fait compliment d'être si canadien. Le fait est que déjà mes compagnons parlent comme s'ils avaient toujours habité le pays. Ils me renseignent, sans en avoir l'air, sur mon pays. Ils n'ont plus l'air de se souvenir du train de vie parisien.

Ce parc de Spencer Wood est tout à fait magnifique et de grand air. Avec cette large résidence, cette belle bibliothèque où l'on retrouve, à côté des œuvres canadiennes, les dernières publications parisiennes, ces allées ombreuses, cette vue grandiose du Saint-Laurent, ce voisinage d'une ville et d'une société charmantes, ces réunions d'hommes de goût très cultivé, ce serait une belle retraite pour quelqu'un qui serait arrivé à l'heure de la retraite. Mais M. Chapleau n'a rien d'un homme à la retraite. L'éclat de son esprit, la vivacité de sa parole, sa vigueur physique, tout révèle en lui l'homme d'action, qui prend seulement un instant de repos, entre deux ministères...

PAUL FABRE.



PAUL FABRE à l'âge de 6 ans.

SOUVENIRS

C'est en 1880 que je fis la connaissance de mon cher Paul et depuis l'heureux jour où je le rencontrai, une amitié solide nous lia, qui demeura inaltérable.

Il avait alors treize ans, et déjà ses belles qualités s'affirmaient. Bon et généreux envers ses camarades, rien ne lui appartenait ; sa joie était de donner. A l'encontre des enfants de son âge, il était doux, timide, conciliant toujours... et ce sont des souvenirs charmants que ceux des jeux et des plaisirs partagés avec lui. Ah ! les exquis soirées passées au Cirque des Champs-Élysées ! Notre vieux cirque, l'avons-nous aimé ! Avec quelle impatience nous en attendions l'ouverture chaque année, et comme notre tristesse était grande le jour de la fermeture ! Nous assistions au spectacle jusqu'à cinq fois par semaine et nos extases devant les clowns fameux de l'époque étaient sans bornes.

De l'admiration à l'imitation, il n'y avait qu'un pas, nous le franchîmes, et en compagnie de notre ami commun, Charles d'Harmonon, nous devînmes, sans aucune espèce d'hésitation, « clowns amateurs » sous le nom de *Quick-Silver brothers*.

L'organisation de l'entreprise fut prompt. Paul Fabre mit à la disposition de la troupe une pièce de son appartement qui devint « la loge des Clowns. » Lieu sacré où nul n'avait le droit de pénétrer que muni d'une autorisation signée du directeur ; or c'était moi le directeur (cet âge a des instincts pervers).

Des médailles en argent furent frappées à nos noms respectifs : *Dick, Tom et Bob Quick-Silver*, et nous les arborâmes avec orgueil dans l'exercice de nos fonctions. Les vieux chapeaux de M. Fabre nous furent d'une grande utilité, et je dois à la vérité d'avouer que nous les traitions sans aucun respect. Tous les fards nécessaires : blanc d'Espagne, noir de fumée, ocres diverses étaient renfermés précieusement dans des pots uniformes, veufs du liébig qu'ils avaient contenu auparavant, et disposés avec symétrie sur une console dénommée, vu la circonstance, « planche à maquillage ». (Cette expression

prenait dans notre bouche une importance considérable). Mais je vous dévoile les dessous du métier ; arrivons aux séances. Elles furent toutes très brillantes ; nous avions un talent incontestable ; c'était du moins l'avis de nos parents, et les soirées données chez eux nous valurent maints éloges ; nous les acceptions d'ailleurs avec le calme qui sied aux gens qui ont conscience de leur valeur.

Enfin, après une carrière bien remplie, c'est-à-dire au bout de cinq ou six représentations, les membres s'ankylosant, on liquida la Société. Les *Quick-Silver brothers* avaient vécu, mais ils avaient passé un bon moment.

Cependant cette idée première d'association devait être reprise sous une autre forme quelques années plus tard, et c'est ainsi que Paul Fabre, très épris d'art et toujours soucieux de grouper des amitiés, fonda le *Gardénia* en 1887.

Son amour du théâtre, la délicatesse de son jugement, le tact qui l'accompagnait en toutes choses, joints à ses grandes qualités de cœur, en avaient fait un Président accompli.

Organisateur très doué, il fut excellent comédien. Très naturel à la scène, possédant de réels mérites, cet amateur aurait pu être un professionnel parfait.

Sa fin prématurée cause à tous ses camarades une douleur profonde, mais son cher souvenir ne cessera de présider aux destinées du *Gardénia*, qui fut son œuvre.

Quant à moi, j'avais fait de mon vieil ami le dépositaire de mes peines et de mes ennuis, et ayant toujours rencontré chez cette âme d'élite le réconfort que j'y venais chercher, je demeure inconsolable.

A. BERTHEZ.

LES CONVOCATIONS du "GARDÉNIA"

Jacques Ferny, dans ses adieux à Paul Fabre, a parlé de ses camaraderies littéraires. Ces camaraderies, qu'il s'était créées surtout parmi les poètes et les écrivains gais, furent toujours très cordiales et souvent très familières. En parcourant la série des convocations rimées qu'il demanda pour les dîners du « *Gardénia* », aux auteurs de ce petit cercle, on est frappé du caractère constamment rieur de ces sympathies. Les auteurs de chaque impromptu le citent toujours avec une affectueuse bonne humeur. Comme il avait un nom très difficile à mettre à la rime, les efforts faits par quelques-uns pour échapper à la rime « palabre » sont assez curieux.

Les premiers, d'ailleurs, ne l'essayèrent pas. Hugues Delorme écrivait tout simplement :

Voilà pourquoi notre indulgent
Et bien cher président Paul Fabre
M'honore fort en m'obligeant
A faire en son nom la palabre...

Emile Goudeau cherchait plus loin :

Amis, le président Paul Fabre
M'enjoint de vous téléphoner
Que ce n'est pas dans la Calabre
Qu'aura lieu le prochain dîner...

En revanche, Lutz, le mois suivant, débutait ainsi :

Amis, le président Paul Fabre
(J'entends Goudeau crier : « Au vol !
C'est le début de ma palabre ! »)
Et je corrige : Fabre Paul...

Jacques Ferny, dont la convocation n'était qu'un torrent de joyeuses injures à l'adresse de tous ses camarades, accouplait dans la même strophe les deux présidents de Paris et d'Anvers :

Paul Fabre, espion qui passe sa vie entière
A nous susciter des incidents de frontière
Avec l'insolent Canada !
Rooman, orateur belge au discours homicide !
(Je suis resté gâteux depuis le jour putride
Où ce parleur me présida).

Jules Oudot imaginait un complot contre la sûreté de l'Etat, et établissant un rapprochement entre la fameuse liste des 104 parlementaires accusés par un de leurs collègues et les 104 membres du cercle, criait au camarade « bien pensant » :

A ce moment dirige vers
Paul Fabre tes bons revolvers
Et bravement ose l'abattre
D'un plomb dans le dos... Cet homme a
Dû tremper dans le Panama :
C'est le président des *Cent-quatre* !

Citons encore Charles-Bernard :

... Car, sans pitié pour mes pauvres esprits lassés,
Paul Fabre, président cruel et mal commode,
Que ma Muse ne maudira jamais assez
M'a crié : « Nous dînons chez le *Bœuf à la Mode*
Le dernier mercredi de ce mois de mai, vers
Sept heures ; il me faut dans un quart d'heure une
[ode ! »...

Etc., Etc....

Voici maintenant les *fac simile* de deux originales adresses de lettres d'auteurs envoyant à Paul Fabre leurs convocations :

Du chansonnier Vincent Hyspa :

Ami facteur, malgré la chaleur excessive
veuille faire tenir la présente missive

à Monsieur Fabre Paul (c'est ainsi qu'on le nomme)
au Cercle du *Gardénia* - 10, Rue de Rome
qui se trouve à Paris, à moins que ne s'égar
ma mémoire, près de la Gare St-Lazare.



Facteur, on reconnaît Paul Fabre au caleçon
blanc qu'il porte mais sans la moindre ostentation

Du poète Hugues Delorme : (L'original est à l'encre rouge)

O facteur diligent, élève de Mougeot
Je compte sur les doigts de tes pieds pour remettre
cette missive écrite en bonne encre rouge au
Domicile légal et reconnu de Monsieur

Paul Fabre, Directeur du "Paris-Canada",
Citoyen-électeur, et futur candidat
Dans le quartier Marbeuf ; en outre excellent homme,
Habitant Numéro 10 de la Rue de Rome
En la Ville-Lumière, autrement dit Paris,
Sejour incontesté des plaisirs et des ris !
(D'ailleurs, suivant les us adoptés en Europe,
Nous avons mis un timbre au coin de l'enveloppe)

Par ces quelques extraits et reproductions, pris au hasard, on voit combien la présidence de Paul Fabre paraissait aimable, combien sa personne était sympathique, et on sent quel précieux souvenir la collection des convocations du « *Gardénia* » va constituer maintenant pour ceux qui l'ont conservée.

A LA MÉMOIRE DE MON MEILLEUR AMI

Paul FABRE

SON PATRIOTISME

Je laisserai à ceux de nos amis qui appartiennent au monde des lettres le soin de décrire l'âme exquise de Paul Fabre. Cette âme, ce cœur que je connaissais pourtant si bien et qui s'étaient donnés à moi sans restriction, s'étaient tellement affinés et étaient devenus si complexes, sous l'effort des multiples préoccupations et des hautes pensées où se complaisait une intelligence d'élite, que je craindrais de ne point trouver, pour les décrire, les termes appropriés et les mots justes.

Je parlerai seulement du patriotisme de mon cher Paul; je tâcherai de traduire ici fidèlement sa façon d'envisager ces terribles problèmes internationaux qui ne peuvent parfois se résoudre que dans les collisions sanglantes des peuples.

Mon ami était « loyaliste » dans toute la force du terme et mettait une certaine coquetterie à le proclamer hautement. Il professait le plus grand respect pour une constitution obtenue par ses aïeux au prix de luttes glorieuses.

Sincèrement il admirait l'Angleterre pour la méthode si sage qui laisse à ses colonies une telle liberté et leur octroie de tels privilèges qu'elles ne sauraient que chercher à maintenir indéfiniment leur situation vis-à-vis de la Métropole.

Mais on peut dire qu'au point de vue du sentiment tout son cœur allait tout naturellement à la France, berceau de ses ancêtres. Cette France, comme il l'aimait! Et qu'il aimait Paris, cœur de notre Patrie! A l'entendre parler de nos affaires, on l'eût cru un Français de France! Il se passionnait pour notre politique extérieure, suivait avec anxiété nos campagnes aux colonies, applaudissait chaleureusement aux succès de nos armes. Enfin il prenait parti dans nos luttes politiques.

A ses belles origines françaises il devait, en ceci, des instincts sûrs; de puissantes forces ataviques le conduisaient toujours à la vérité; toujours dans les tristes dissentiments qui, depuis trop longtemps, divisent notre pays, il se rangea du bon côté...

Il se faisait une conception extrêmement haute de l'idée de Patrie. Comme tous ceux qui tiennent par le sang à l'élite du monde latin, il avait soif d'idéal. Le culte du beau enflammait son cœur; il attisait cette flamme, l'entretenait soigneusement en lui, telle, jadis dans Rome, la vestale, attentive au rite, perpétuait le feu au foyer du temple. Il savait, pour avoir eu des impressions d'Art très répétées et très complètes, que l'Art a une Patrie, faute de quoi l'Œuvre manque de ce qui fait sa principale beauté: le caractère.

Il avait pénétré les différences fondamentales qui divisent à jamais les races; il savait la force des lois obscures, mais imprescriptibles de l'atavisme, l'influence profonde du sol sur la race. Il avait éprouvé que les gens de lettres, les artistes et les hommes de science des autres contrées envisagent toute œuvre ou tout problème de façon toute autre que nous, ayant un cerveau fait autrement que le nôtre. Pour cette raison, il aimait profondément l'armée, il sentait que nous sommes les gardiens incorruptibles de cet héritage fragile et très précieux qui est l'Art et les Lettres de France. J'étais fier d'une amitié fondée sur de telles bases!

Est-il vraiment besoin de dire, maintenant, comment il aimait sa Patrie, le Canada?

Il l'aimait passionnément, indiciblement.

Il allait jusqu'à se reprocher de ne le point habiter; pendant ces dernières années surtout, cette préoccupation revenait souvent dans ses conversations.

Combien de fois il m'a charmé au récit des beautés de sa terre natale! Il me disait les grands fleuves, majestueux, immenses, si larges que d'un bord on n'aperçoit point l'autre; la beauté des grands lacs, les surprenants contrastes des différentes provinces; les saisons si nettement tranchées, l'ardeur des étés, la splendide majesté des hivers... « Tu ne peux, me disait-il souvent, comprendre ici les charmes de l'hiver ni en savourer les plaisirs; c'est chez nous qu'il faut venir pour cela. » Chaque fois qu'il retournait là-bas, il me proposait de m'emmener avec lui. Malheureusement je ne pus jamais accéder à son désir, qui était le mien.....

Il admirait surtout et avec raison, le spectacle vraiment unique donné au monde par ces deux races, toujours bien tranchées, ne perdant rien de leurs traditions, ne reniant rien de leur passé, unies maintenant dans l'amour de cette terre qu'elles avaient arrosée jadis de leur sang; vivant sans arrière-pensée côte à côte et n'ayant plus qu'une rivalité: la lutte pacifique, l'émulation glorieuse, à qui fera son pays plus grand et plus puissant!

Chaque page de ses *Notes de Voyage* montre qu'il ressentait une égale sympathie pour les Canadiens anglais et pour les Canadiens français, et qu'il était payé de retour.

Orgueilleux du présent, confiant dans l'avenir d'une nation très belle, jeune et nombreuse, il avait pour sa Patrie des idées de grandeur. Cet être de douceur et de bonté fut devenu un héros, s'il lui eût été donné de voir une armée ennemie fouler le sol de la terre natale.

Un jour que, seul à seul, nous devisions en frères des futures destinées du peuple canadien, je lui disais que le Canada aurait peut-être un jour maille-à-partir avec un adversaire très puissant et que, ce jour-là, les milices pourraient bien se trouver insuffisantes; il me répondit fièrement: « Une telle race ne saurait périr; elle pourra traverser de très grandes épreuves, mais en sortira toujours victorieuse! »

Ses beaux yeux, à ce moment, brillèrent d'une fierté superbe... sa voix vibra; elle se fit claironnante à tel point que j'eus la vision de la vague d'acier qui scintille au soleil de la victoire, montant d'un irrésistible élan à l'assaut des forces ennemies, dans les incendies et le fracas de la bataille!

Revenant à mon idée, je dis: « Qui sait si nous ne reprendrons pas cette discussion amicale plus tard, dans longtemps, si, comme il est possible, nous devenons « quelqu'un » chacun dans notre pays; peut-être alors seras-tu de mon avis... quand nous serons vieux. »

« Quand nous serons vieux! » Pauvre cher ami!

CAPITAINE J. D.

LES REPRÉSENTATIONS
DU « GARDENIA »

La Société dramatique, Le Gardénia, a été fondée à Paris, le 26 novembre 1887, dans le but de créer et d'entretenir des relations amicales et de donner des représentations dramatiques.

Telle est la teneur de l'article 1^{er} des « Statuts du Gardénia ».

Donner des représentations dramatiques! Notez qu'en 1887 Paul Fabre était encore presque enfant. Aussi ne s'agissait-il tout d'abord pour les jeunes associés que de jouer la comédie entre eux, chacun invitant ses parents et ses amis.

Paul Fabre, qui avait des dons naturels de comédien, affectionnait par-dessus tout ce genre de distraction. Ce goût lui était venu en même temps qu'à son camarade d'enfance, Armand Berthez, doué comme lui pour la scène, mais qui, lui, entendait en faire sa carrière, et a, en effet, réussi à devenir à Paris même un comédien apprécié.

Paul Fabre, lui, dut se contenter de briller comme acteur mondain dans les soirées données par le « Gardénia ». Comme je le disais tout à l'heure, ces soirées furent d'abord tout à fait intimes. On y jouait des pièces du répertoire courant pour le seul plaisir de les jouer. Mais, peu à peu, les relations du « Gardénia » s'étendirent. L'affabilité et le charme de son fondateur en firent un centre littéraire gai; on invita aux représentations une notable partie de la presse et du Tout-Paris des premières, et on créa quelques petits actes de jeunes, puis même deux comédies importantes, (et je ne

parle pas ici des intermèdes de poésies et de chansons, qui constituèrent un des attraits les plus caractéristiques de ces soirées.)

Comme les invitations étaient avidement convoitées, que la salle choisie, quelle qu'elle fût, était toujours trop petite, et que le succès ne s'est pas démenti une seule fois depuis dix ans au moins, il n'y a aucune complaisance amicale de ma part à déclarer ici que le talent naturel de Paul Fabre (il jouait sous le pseudonyme de Paul Frény), résista parfaitement à l'épreuve du vrai public.

C'était un interprète sobre, discret et fin. Comme on dit au théâtre il jouait *nature*, utilisait à la scène les qualités d'élégance, d'aisance et de distinction qu'il avait à la ville, n'avait aucun tic, ne déformait jamais un rôle pour en habiller sa propre personnalité ou une manière acquise, enfin s'appliquait loyalement et sans cabotinage aucun à servir l'auteur.

Il admirait Antoine avec qui il entretenait d'ailleurs des relations cordiales. Il assista au fameux déjeuner qui lui fut offert pour protester contre son départ de l'Odéon en décembre 1896. Il attira au « Gardénia » Gémier, Barral, Matrat, Félix Huguenet; d'autres artistes lui firent l'amitié de venir passagèrement tenir des rôles. Tous étaient ravis de son accueil; il apportait le soin le plus délicat à les faire briller et applaudir; jamais il ne distribuait une pièce à son avantage; à moins d'insistance particulière de l'auteur, il s'attribuait presque toujours le rôle ingrat ou de moindre effet; car il n'avait aucune vanité, et jamais la plus légère et la plus fugitive buée d'envie ne ternit le pur cristal de son âme.

On a vu plus haut, dans la série des lettres



PAUL FABRE en 1900.

citées, en quelle haute estime le tenait Marius Poncet et quel cas il faisait de son jugement en matière de théâtre. Pour moi, qui ai eu personnellement à l'apprécier comme interprète dans les comptes-rendus des soirées du « Gardénia », j'ai toujours loué, comme il me semblait juste, l'intelligente simplicité qui caractérisait son réel talent, et j'ai eu souvent le plaisir de me rencontrer, dans l'expression même de l'éloge, avec d'éminents critiques comme Claveau et

des soiristes aussi parisiens que ce pauvre Raoul Toché et Richard O'Monroy.

Les œuvres inédites qu'il fit représenter au « Gardénia » sont :

Il n'y a personne, un acte de Georges Tiret-Boguet.

Potoir or not Potoir, un acte de Jacques Ferny.

Kerkakoff, un acte, de Lenéka et Matrat.

Les Imprudences de Monsieur Bibloquet, trois actes, de Louis Autigeon.

Le Papillon dans la Lanterne, un acte, de Jacques Ferny.

Pierrot financier, un acte en vers, de Hugues Delorme.

Cadiche, un acte, de Georges Fragerolle.

Notre oncle, trois actes, de Maurice Lefèvre.

Le Retour, un acte, de Georges Bernès.

La Voix de Léonard, un acte, de Jules Oudot.

Le Roi des Tempêtes et Paris, pièces d'ombres, de Desveaux-Vérité, musique de Fragerolle.

Il joua lui-même des rôles importants dans la plupart de ces pièces. Je n'ai pas collectionné les éloges qu'il y recueillit, mais je retrouve par hasard la critique du *Gaulois* (Toché) et celle du *Soleil* (Claveau) sur *Les Imprudences de Monsieur Bi-bloquet*.

M. A. Claveau, dit dans son feuilleton dramatique hebdomadaire : « Il n'y a vraiment que des éloges à adresser à M. Paul Frény qui a montré un entrain et une verve du meilleur aloi ». Quant à Toché, il distingue « en M. Paul Frény qui joue le personnage de Bi-bloquet, un artiste plein de promesses ». Enfin, le rédacteur de la *Revue du Cercle Militaire* dit que M. Paul Frény « fait penser à Germain », ce qui était un grand éloge, puisqu'il s'agissait d'un vaudeville.

Nous ne sommes encore, d'ailleurs, qu'en 1894. Le « Gardénia » et son président firent encore de grands progrès par la suite, et certes Toché n'aurait pas pu écrire six ou sept ans plus tard cette joyeuse boutade — qui fut hélas ! une de ses dernières ! — :

« Le Gardénia est une fleur, je ne dis pas le contraire, mais c'est aussi une Société d'amateurs qui jouent la comédie au Théâtre d'Application. Et c'est à ce titre seul que je prétends m'en occuper. La chose eut lieu hier soir, devant un public nombreux et sympathique. Il y avait là des mères attendries, des sœurs palpitantes, toutes assises, et des journalistes debout... »

Mais passons. On sait que, pour ces dernières années, les plus brillantes du « Gardénia », il n'y a plus de critiques à citer, les théâtres à côté n'ayant plus droit, sauf abonnement, aux rubriques dramatiques.

La dernière création de Paul Fabre fut le rôle de l'Américain Adams dans le *Retour*, de Georges Bernès (représentation de décembre 1900). Qu'on me permette de rappeler ce que je disais de lui à l'occasion de la saisissante composition qu'il fit de ce personnage étrange.

« ... Par sa rondeur, son entrain, son autorité, la perfection d'un accent anglo-américain soutenu pendant deux cent cinquante lignes sans la plus petite défaillance, il a mis le rôle d'Adams au premier plan de la soirée. Son ton pressé, son énergie froide, son imperturbabilité ont donné à la susceptibilité du personnage une ressemblance qui, en abusant l'auditoire sur le sens de son attitude, ont beaucoup contribué au succès du dénoûment. »

Enfin, Paul Fabre fut toujours si modeste et si discret dans ses dévouements et dans sa cha-

rité que je ne voudrais pas contrister sa mémoire en insistant sur les représentations de bienfaisance qu'il organisa. Toutefois, il m'est impossible de ne pas les rappeler; elles furent au nombre de quatre, et, grâce au zèle qu'il déploya, elles eurent toutes un brillant succès et soulagèrent grandement d'intéressantes infortunes, qui ont, d'ailleurs, adressé au « Gardénia », en ce jour de deuil, le suprême hommage de leur gratitude affligée.

Jean de GUÉRAS.

LE "CAPTAIN CAP"

Paul Fabre, tout en prenant fort au sérieux ses fonctions administratives, était beaucoup plus gai que ne pouvaient le supposer ceux de ses compatriotes du Canada qui ne l'ont connu qu'à son bureau ou dans l'exercice de ses facultés diplomatiques.

Comme président du « Gardénia » il fut avec Alphonse Allais le principal auteur d'une plaisanterie parisienne énorme : le lancement du *Captain Cap* !

Le *Captain Cap*, dont Allais fit un personnage d'épopée burlesque, n'était pas un type imaginé de toutes pièces comme beaucoup des lecteurs du *Chat Noir* et du *Journal* l'ont cru, mais une personnalité « arrangée ».

L'*Album du Gardénia*, paru en 1901, le dépeint ainsi :

« Il s'appelait Albert Caperon et était né à Paris. Mais il se disait capitaine de la marine marchande américaine, et à l'appui de cette prétention, arborait le pseudonyme de Cap, et même, de temps en temps, un costume authentique de capitaine. Il avait une peur atroce de l'eau et la perspective d'une promenade en bateau sur le lac d'Enghien le rendait malade. Jamais à court d'inventions et de hableries, il se targuait des aptitudes les plus diverses et prétendait avoir été le héros d'une foule d'aventures fantastiques qu'il narrait avec simplicité. »

Paul Fabre l'attira au « Gardénia » où il s'évertua à mettre en pleine lumière sa niaiserie monumentale et grandiloquente. Il le nomma « Chancelier », donna des banquets en son honneur pour l'obliger à prendre la parole, et le fit jouer le plus souvent possible aux soirées dramatiques du Cercle. Bien mieux, en 1893, il le persuada de se porter comme candidat à Paris, aux élections législatives, organisa pour lui des réunions publiques, et fit apposer dans la deuxième circonscription du IX^e arrondissement des affiches froidement comiques qu'il élaborait en collaboration avec O'Reilly, Auriol et Berthez.

« Citoyens ! s'écriaient, dans ces affiches, les quatre joyeux amis, la Bureaucratie est plus que jamais toute-puissante ! Or, jusqu'ici aucun des candidats qui se sont présentés n'a paru soupçonner l'existence de ce Monstre accroupi aux portes de la Civilisation !

Cette pieuvre aux 100.000 tentacules, nul n'a osé l'attaquer !

Seul, un homme s'est levé ! le Captain Cap !

Et cet homme a regardé autour de lui !

Son regard a été obscurci par des nuages de Sandaraque !

Plus de ronds de cuir ! s'est-il écrié..... Les temps sont venus de renverser cette *Bastille de cartons verts* !

Et il a saisi la barre du paquebot de nos revendications.

Tout le monde sur le pont ! a-t-il commandé, et à l'abordage de la galère bureaucratique !

Au Far-West, le Captain Cap a combattu les Arapahoës. Il les a vaincus ; il a scalpé leur chef ! Il va s'attaquer maintenant à ceux que, dans son langage imagé, il appelle les *sauvages blancs*, les plus dangereux de tous !... etc... etc... »

Le plus drôle, c'est que le Captain obtint 200 voix.

L'année suivante Paul Fabre le fit battre en duel avec Darcey ; duel pour rire bien entendu et qui continuait la plaisanterie. Elle ne fut d'ailleurs jamais méchante et elle eut pour résultat d'immortaliser le Captain Cap, comme l'avaient été avant lui le marquis de Carabas, Monsieur de Crac et Tartarin.

J. F.

LE "GARDÉNIA" D'ANVERS

Le « Gardénia » d'Anvers, qui a pris à notre deuil une part dont nous sommes extrêmement touchés, publie en tête du « Gardénia » organe du cercle, sous la signature de son distingué président, un article dont nous détachons le passage suivant :

Nous ne pouvions pas croire que la mort dût si impitoyablement nous l'enlever. Nous ne le pouvions et ne le voulions croire, parce que nous avions peur de cette catastrophe qui devait causer tant d'affliction.

Paul Fabre était adoré : ce n'est pas trop dire. On ne l'appréciera jamais assez, on ne le louera jamais trop !

Il avait, pour ainsi dire « la vocation de la bonté » ; il l'accomplissait comme un sacerdoce. Bienveillant, encourageant, compatissant, dévoué, il le fut pour tous.

Il voulait être agréable, rendre service à chacun. Il ne connaissait pas l'amertume, l'âpreté, pas même l'ironie, parfois une très douce et très aimable taquinerie. Ni colère, ni méchanceté, ni rancœur, ni jalousie, ni orgueil.

Valant beaucoup, il ne cherchait pas à se faire valoir ; sachant beaucoup, possédant des connaissances variées, très étendues, il avait un jugement très sûr et le mettait au service de ceux qu'il conseillait discrètement.

D'une intelligence très élevée qui se manifestait par de nombreuses occupations, goûtant peu de loisirs, qu'il consacrait encore, d'ailleurs, à des travaux intellectuels.

Précieux collaborateur de son père, M. Hector Fabre, ancien sénateur, commissaire général du Canada en France, il l'aidait dans ces délicates fonctions de diplomate, étant lui-même secrétaire du Canada à Paris.

Depuis quelques années, trop absorbé par les affaires de son gouvernement, il avait donné sa démission de président du *Gardénia*, qu'il continuait quand même à aimer, à surveiller et à guider.

Cédant enfin aux instantes prières de ses amis, il avait accepté le titre de Président-Fondateur.

Son cœur noble, loyal, exerçait une irrésistible attraction.

Pauvre Paul ! Pauvres nous qui te pleurerons toujours ! Etre exquis, âme sublime et tendre, autel où la bonté brûlait comme un divin encens !

Tu n'es plus ! Atroce, déchirante réalité !

L'implacable Faucheuse n'a eu pitié ni des parents vénérés auxquels elle arrache le cœur, ni de nous, ses amis ; elle nous l'a pris.

Mais il n'est pas mort en nous : nous gardons à jamais le souvenir de notre cher disparu.

Les docteurs redoutaient une douloureuse agonie. Le ciel fut clément pour celui qu'il rappelait. Il s'est éteint doucement, sans appréhensions, sans souffrances, en paix avec les hommes et avec Dieu. Son âme s'est envolée blanche comme une hostie, pure comme celle d'un ange descendu parmi nous pour très peu de temps et retourné bien vite au séjour des élus.

Il s'en est allé dans une apothéose faite par notre unanime admiration et notre incommensurable regret.

Notre pauvre cher Fabre fut accompagné à sa dernière demeure par une foule considérable, recueillie, affligée.

Ce n'était point là l'indifférence de certains grands enterrements ; c'était une immense douleur que nul ne pouvait assez exprimer. Ce fut magnifique, grandiose, émouvant et sincère comme lui-même, comme les fleurs amoncelées, mourant sur la bière et exhalant leur dernier parfum, comme la plainte des orgues, comme nos larmes !...

FERNAND ROOMAN.

Le Gérant : Eugène CAPDEVILLE.

Paris. — Imprimerie BIENVENU, 59, rue Sainte-Anne.